

servis et que je servirai toujours, mais j'appris à ne plus mépriser les hommes qui ne les suivent point, et je sentis maître en moi comme un immense sentiment de tolérance. Est-il nécessaire d'ajouter, madame, que ma haine injuste s'évanouit et que je commençai à comprendre René ?

C'était le lendemain que nous devions nous battre. J'avais passé la journée au milieu des plus graves tourments intérieurs, regrettant amèrement la mauvaise action que j'avais commise, tremblant d'aller jusqu'au crime et de devenir le meurtrier de celui qui avait été pour moi plus qu'un frère. Comme je rentrais à mon hôtel, j'y trouvai mes deux témoins. L'un était un Américain et l'autre un Français dont j'avais fait la connaissance en traversant l'Atlantique. Ils venaient de se faire indiquer, par un homme du pays, la position exacte de notre lieu de rendez-vous, au moyen des explications que les témoins de René leur avaient données par écrit. Il était facile de s'y rendre, en bateau, par le lac, et cette voie était la plus courte, car la côte se creuse et le chemin de terre fait à travers les bois un circuit considérable. Mes témoins avaient déjà engagé un batelier, qui devait les prendre à quatre heures du matin.

—Très bien, leur dis-je coupez le golfe en bateau. Vous voudrez bien m'excuser si je n'ai pas avant vous, je préfère aller seul, à cheval, par les bois.

Ces messieurs se récrièrent.

—Nous ne le permettrons pas, dirent-ils. Vous arriverez brisé sur le terrain. D'ailleurs, ne courez-vous pas le risque d'être attaqué, assassiné dans cette forêt ?

Je leur affirmai que ma main, après quelques heures de cheval, ne serait pas moins sûre. Le pêcheur qui offrait de nous traverser sourit à l'idée d'une attaque de brigands. Les profondes forêts de l'Amérique du Nord, qui ont retenti du cri de guerre des sauvages, ne connaissent pas les sinistres gémisséments de celui qu'on égorge dans l'ombre pour le dépouiller de quelques pièces d'or. Il fut convenu qu'à deux heures du matin j'aurais un cheval sellé, c'était un coureur excellent qui devait m'amener à destination en quatre heures tout au plus.

J'arrivai cependant le second au rendez-vous. René s'y trouvait déjà avec ses témoins, les miens parurent presque aussitôt. Ils vinrent à moi et m'engagèrent à prendre un instant de repos. Ils n'est pas sept heures, me firent-ils observer, vous paraissiez ému et nous vous avons vu de loin arriver au galop.

Ils cachaient avec peine la surprise que devait leur causer mon trouble évident. Ils ne pouvaient croire que je fusse lâche, et savaient avec quelle ardeur j'avais recherché ce combat, avec quelle impatience je l'avais attendu. Je me souviendrai toujours de leur regard de stupéfaction lorsqu'ils m'entendirent murmurer : Mon Dieu, que c'est difficile ! tout me semblait si simple il n'y a qu'un instant.

—Venez, messieurs, leur dis-je.

Ils échangèrent un coup d'œil et me suivirent. Je marchai droit à René.

Il causait alors, d'un air tranquille, avec ses témoins et leur remettait deux enveloppes cachetées. J'ai su plus tard que l'une de ces lettres était pour vous, madame, et l'autre pour mademoiselle Duriez. Elles devaient être envoyées au cas où mon ami aurait été tué.

René vit mon mouvement, s'interrompit, et fit un pas au-devant de moi.

—Je t'ai indignement offensé, lui dis-je à voix haute.

J'en ai une profonde honte et un profond regret. Aucun homme sur la terre ne mérite moins que toi une insulte. Tu peux exiger, pour celle que je t'ai faite, telle réparation que tu voudras, mais je mourrai désespéré si je n'obtiens pas de toi la promesse que tu me pardonneras lorsque tu auras vengé ton honneur.

J'étais à une petite distance de votre neveu, madame. Il la franchit en ouvrant ses bras, dans lesquels je me précipitai.

M. de Linieres se tut pour la seconde fois. Le souvenir de cette scène était si vivant et si fort dans son esprit qu'il retrouvait avec lui toutes les émotions qu'il avait traversées. Transporté tout à coup dans une clairière de la forêt américaine, il serrait de nouveau sur son cœur cet ami généreux, si gravement offensé, et il s'abandonnait avec délices à un même mouvement d'admiration, d'enthousiasme et de noble repentir.

Son récit, d'une simplicité saisissante, rapportant des événements inouis pour la marquise, avait bouleversé celle-ci. L'impression était d'autant plus vive que les longues, les amères réflexions de la veille et de la nuit avaient douloureusement tendu les fibres de ce cœur maternel. Elle aussi voyait cette scène étrange de duel, l'embrassement héroïque de ces deux jeunes hommes. Elles se souvint que quelques heures auparavant elle avait encore une fois maudit son neveu. Elle mit ses deux mains devant son visage et fondit en larmes.

Oh ! mon enfant, mon pauvre enfant, murmura-t-elle.

Alphonse releva vivement la tête.

Ah ! si vous saviez tout, madame, reprit-il, si vous l'aviez entendu comme moi ! Si vous saviez que, pendant près de deux années, son tourment a été de se trouver séparé de vous d'une façon si entière, de sentir peser sur lui votre mécontentement, votre blâme, votre malédiction peut-être. Son désir, son but suprême était de savoir un jour compris par vous, de vous prouver qu'il était digne de vous, digne de ses illustres ancêtres, il l'espérait du moins et je puis vous l'affirmer.

Ah ! marquise, ah ! madame, que ne puis-je vous faire voir ce que j'ai vu, vous faire éprouver ce que j'ai éprouvé ! Vous tendriez les bras à votre neveu comme je l'ai fait moi-même, vous lui rendriez votre amour, à lui qui vous aime si profondément, vous le béniriez, et qui sait si vous ne l'approuveriez pas ?

Ce dernier mot mêla quelque amertume à l'attendrissement de la marquise. Elle reprit son sang-froid et ses yeux noirs eurent un de leurs durs éclairs.

L'approuver, jamais ! dit-elle. Mais je ne puis cesser de l'aimer. Me voilà bien vieille et je tremble à l'idée de mourir sans l'avoir revu. Ecrivez-lui de revenir, vicomte.

Alphonse mit un genou en terre et baisa la main de la marquise.

—Ah ! merci pour lui ! s'écria-t-il.

Cependant madame de Saint-Villiers restait sombre. Les dernières traces d'émotion s'effaçaient de son visage, sur lequel reparut peu à peu une expression hautaine et sévère. Le vicomte s'était relevé et observait ces signes avec inquiétude. Il attendit un moment qu'elle parlât, puis lui-même rompit de nouveau le silence.

Vous me permettrez d'écrire à René de votre part ! demanda-t-il.

Oui, dites lui qu'il vienne m'embrasser, que sa vieille tante n'a plus de force, qu'elle a trop souffert pendant deux ans, qu'elle quittera bientôt ce monde, et